

CHRONIQUE LOCALE.

Une épidémie que plusieurs personnes vont jusqu'à regarder comme une contagion sévit en ce moment dans notre ville, et paraît même arrivée aujourd'hui à son paroxysme d'intensité; elle atteint jeunes et vieux, plutôt les jeunes; elle frappe indistinctement toutes les classes; quelques vieillards s'en inquiètent, ils avouent n'avoir jamais rien vu de pareil; la population en général en prend son parti; les médecins n'en disent rien et l'autorité ferme les yeux.

Les prodromes en sont singuliers; ils reviennent régulièrement à la fin de chaque semaine. Dès le jeudi, on est inquiet, rêveur; le vendredi, l'agitation se dessine et va en augmentant, les nerfs s'irritent; dans les administrations, dans les bureaux l'ouvrage souffre, les distractions font commettre des bévues dont les patrons s'apercevraient s'ils n'étaient eux-mêmes profondément troublés; le samedi matin, on ne peut plus tenir en place, on va, on vient; affaires et travaux sont suspendus; on ouvre les tiroirs sans motifs, on les ferme sans besoin, on fait des petits paquets qu'on n'emportera pas, et des gros qui sont inutiles. La danse de Saint-Guy et le tarantisme donnent une faible idée de ce qu'on ressent. Si dans ce moment un ami vient vous voir, il est perdu; la contagion s'empare de lui, son œil s'anime, sa respiration est entrecoupée, sa tête s'exalte, la fièvre le prend; il sort sans dire adieu, monte chez lui quatre à quatre, renverse tout, s'enfuit sans crier gare, et bientôt on court les rues ensemble ou séparément sans qu'aucun sergent de ville ose vous arrêter; il ferait beau voir un homme à tricorne se porter devant vous pour vous barrer le chemin! on est devenu féroce, et on aurait bientôt fait un malheur.

Sur ces entrefaites, trois heures tintent au beffroi de l'Hôtel-de-Ville; alors une vague rumeur retentit dans la cité, l'émotion gagne les habitants, la foule plus ample se précipite comme quand le Vésuve couvre de ses cendres les campagnes de Naples, les cloches sonnent à toute volée sur nos deux rivières, les locomotives sifflent dans tous les faubourgs, de lourds omnibus ébranlent le pavé et roulent dans toutes les directions; la nuit se passe ainsi. Le dimanche il n'y a plus personne, la ville est déserte; si un tremblement de terre renversait les maisons, du moins on n'aurait la mort d'aucun citoyen à déplorer; ils ont fui on ne sait où.

Le lundi on voit rentrer hâtifs, exténués et rendus ceux que l'épidémie avait atteints; l'accès est passé, on peut les aborder sans danger, et tous, à peu près, reviennent, clopin clopant, à leurs occupations journalières; cette indisposition (on n'en meurt pas ou du moins rarement) s'appelle la *Couratomanie*, de *mania*, aliénation d'esprit qui va jusqu'à la fureur, transport, délire (voir tous les dictionnaires), et de *courater*, locution lyonnaise qui n'est pas encore admise par l'Académie, mais qu'on trouve dans l'ouvrage savant et profond de M. Martin-Rey, dans les *Canettes de Jérôme Roquet*, les *Contes de Cigognibus*, et dans toutes les bouches entre le Rhône et les Alpes, ce qui lui donne droit à obtenir ses lettres, non pas de naturalisation, il est enfant du sol, mais d'admission dans la grande et belle société, avec ou sans le consentement de l'Académie.

Pour répondre aux besoins que la *Couratomanie* impose, une flotte de bateaux à vapeur vient d'être établie sur nos deux fleuves; *Mouches*, *Guépes*, *Frémons*, *Araignées*, *Aiglons*, *Parisiens* sont en exercice ou en

construction ; on demande à ecr et à cri un chemin de fer direct sur Bordeaux, et le 30 juillet on vient enfin de livrer au public le chemin de fer de Sathonay.

Autrefois quand un enfant naissait, on avait le soin d'inviter toutes les fées qui dotaient plus ou moins généreusement le nouveau-né et se déclaraient ses protectrices, mais malheur à lui si on oubliait quelque fée *Terrible* ou quelque fée *Crognon*, tous les malheurs ne tardaient pas à fondre sur l'infortuné berceau. Quand le chemin de fer de Sathonay a été inauguré, on a prodigué les invitations au *Courrier de Lyon*, au *Salut Public*, au *Progrès* ; le *Moniteur judiciaire* a eu sa carte, l'*Entr'acte* a eu la sienne, le *Moniteur des Annonces* en a eu deux, l'*Argus* en a eu trois ; vaines précautions ! soins inutiles ! La *Revue du Lyonnais*, la vieille arriérée, a été publiée, et depuis quinze jours les guignons se sont accumulés sur le pauvre Chemin ; des affaissements se sont produits d'un côté, des déraillements ont eu lieu de l'autre ; la voie menaçait de ne jamais s'ouvrir ; mais enfin la *Revue du Lyonnais* a levé le sort, et depuis le 30 du mois dernier les wagons roulent sans trop d'encombres ; sa vengeance s'est arrêtée là, et désormais elle promet aux actionnaires de ne nuire en rien à l'exploitation.

L'accès le plus violent de *couratomanie* que notre ville ait ressenti depuis bien des années, a eu lieu dimanche dernier. Le 2 août, de 5 à 6 heures du matin, trois convois emportaient plusieurs milliers de voyageurs qui, les uns sous prétexte de Polonais, les autres sous prétexte de prix réduit, se rendaient sur les bords du Léman, à la suite et sous les auspices de notre illustre *Fanfare lyonnaise*. Depuis quatre jours que de têtes à l'envers, que de courses au billet, que d'échanges, de négociations ! La Compagnie ne savait plus quel wagon ajouter, les petits cartons faisaient prime, et l'on a vu des gens sérieux faire des folies pour en obtenir. Ce fut un spectacle unique de contempler ces immenses convois, charriant non quelques voyageurs spléniques, rhumatisant ou goutteux, mais une colonie joyeuse, une émigration jeune et bruyante ; c'était un coup d'œil féérique de voir ces trains glisser à travers ce lac desséché qui est aujourd'hui la plaine de Montluel et d'Ambérieux, s'enfoncer dans ces gigantesques coupures des montagnes jurassiques, ces gorges tourmentées, ces rochers que les soulèvements antédiluviens ont cassés et séparés avec une inconcevable violence, ces vallées tordues et craquelées, où le soleil vous apparaissait devant, derrière, à droite, à gauche, suivant que le chemin de fer tourne les rochers, puis tout à coup s'élançait à travers ces collines verdoyantes, à l'extrémité desquelles apparaissait la savante et poétique Genève ; chacun comprenait que cette idée de porter une population entière à 150 kilomètres pour cinq francs, aller et retour, serait une idée féconde ; et les *couratomanes* la saluaient avec frénésie. L'enthousiasme redoubla quand on vit l'élégante capitale parée pour recevoir les voyageurs, six mille personnes bravant une pluie torrentielle pour accueillir les Lyonnais, les fenêtres garnies de spectateurs, et des milliers de mouchoirs et de chapeaux s'agitant pour souhaiter la bien-venue aux arrivants, qui n'espéraient pas, qui n'osaient attendre un aussi sympathique accueil.

L'espace nous manque pour décrire comme il conviendrait cette journée, si pleine de gracieux souvenirs. Le soleil s'étant mis de la partie, chacun a couru où sa pente l'entraînait : musées et cafés, monuments, collections, bibliothèques et restaurants, promenades sous les beaux arbres de Plain-Palais, excursions sur les eaux bleues du plus beau des lacs, flâneries au

jardin anglais, à l'île de Jean-Jacques Rousseau, ou sur les quais, courses lointaines jusqu'à Lausanne, tous les plaisirs offerts par une ville artistique et opulente ont trouvé des adeptes et des amateurs, et partout les Lyonnais ont rencontré la politesse la plus exquise, les soins les plus empressés, la sympathie la plus vive et la plus vraie.

A trois heures, une foule nombreuse était réunie dans la salle élégamment parée où se donnait le concert pour les Polonais ; cette pacifique démonstration en faveur d'une nation brave et malheureuse était le but du voyage. Disons vite et avec orgueil que si les Polonais ont eu le bénéfice d'une modeste obole, la *Fanfare lyonnaise* a été acclamée par les Genevois et saluée de bravos même et surtout par les six Sociétés musicales de Genève ; ajoutons que les autres artistes que Lyon avait envoyés à cette fête ont eu leur part d'applaudissements, et enfin que cette belle journée a vu s'éteindre plus d'un préjugé de peuple à peuple, naître plus d'une sympathie de famille à famille, plus d'une amitié de particulier à particulier.

Voilà donc la *couratomanie* plus que jamais à la mode. Cette excursion en grand a tellement réussi qu'on parle de trains de plaisir à vingt francs, aller et retour, pour Paris, à je ne sais quel prix pour Marseille ; on veut des trains de plaisir pour tous les pays ; on ne peut plus décemment rester chez soi.

Deux prétextes vont bientôt s'offrir, mais aux solennités qui se préparent tout le monde ne sera pas admis. Le congrès scientifique de France tiendra sa trentième session, du 10 au 19 août, à Chambéry ; des savants accourront de loin, sans doute : plus d'un noble cœur sera vivement attiré vers nos nouveaux compatriotes, de tout temps nos amis ; mais, malheureusement, elles sont trop rares les intelligences qui aiment suivre pendant une semaine les travaux austères d'un congrès. Nous n'espérons donc pas voir à Chambéry l'entraînement qui avait jeté la population lyonnaise à Genève, malgré la séduction des courses à Hautecombe, à Aix, à Saint-Jean-de-Maurienne, à la Grande-Chartreuse ; malgré les questions si intéressantes qui seront agitées dans cette grande réunion.

L'autre excursion qui s'organise doit conduire les voyageurs à Nantua, la petite ville qui travaille, comme Genève, à l'extrémité de son petit lac et à l'ombre de ses noirs sapins. Une affiche fort bien faite nous a donné le programme des fêtes qui auront lieu les 15, 16 et 17 août, à l'occasion du comice agricole. Nous n'osons engager les artistes, les inventeurs et les producteurs de Lyon à s'y rendre, nous passerions pour un homme dangereux aux yeux du docteur Ordinaire, qui verrait là un péril pour les artistes et les inventeurs de Nantua ; mais nous dirons à notre cher confrère Arène, en réponse à son article aigre-doux du 18 juillet, qu'on n'est point un ennemi du progrès pour avoir approuvé une fois la libre exposition des produits de l'industrie ; que nous ne pensions pas offenser son susceptible collaborateur en émettant un avis contraire au sien ; que nous sommes désolé que le docteur Ordinaire ne soit pas notre ami comme il l'était de Boitel, mais que la *Revue du Lyonnais* n'a point périéclité, quoique depuis dix ans on ne lui ait pas dédié la plus petite pièce de vers ; enfin, que Pierre ou François Vingtrinier, l'imprimeur de la *Revue*, sait très-bien qu'il n'a point mérité la croix d'honneur, et qu'il trouve très-extraordinaire que ce soit le docteur qui la lui offre.

A. V.